QUOTIDIEN THE ART DAILY NEWS DE L'ART



NUMÉRO 464 / MARDI 15 OCTOBRE 2013 / WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM / 2 euros

Le musée Guimet rend hommage à l'art khmer et à Louis Delaporte

—— PAR ROXANA AZIMI —

Louis Delaporte était un lutteur de l'ombre, discret mais zélé, un de ces noms que les manuels d'histoire de l'art n'ont que peu retenus. Son cheval de bataille - l'art khmer - a longtemps été tenu en lisière par les conservateurs français. Pourtant, grâce à lui, l'Hexagone possède la plus belle collection d'objets khmers hors du Cambodge. L'exposition « Angkor, naissance d'un mythe », organisée par le musée Guimet à Paris, lui rend pleinement justice.

Delaporte a redécouvert - car il est loin d'être le premier - le site dans des conditions difficiles en 1866 lors d'un crochet effectué dans le cadre d'une exploration du cours du Mékong dirigée par Ernest Doudart de Lagrée. Une bonne partie des temples étaient alors recouverts par la végétation. Beaucoup d'explorateurs laissaient leur vie dans ces périples et Delaporte lui-même n'a pu réaliser que trois missions. Il faut l'admettre, le jeune officier de marine n'occupe pas une place de premier plan dans cette équipée du Mékong. Il est même décrit comme un esprit « insuffisant ». D'autres déconvenues l'attendent aussi à son retour en France. L'explorateur se sent soudain investi d'une mission : promouvoir l'art khmer. Pour cela, il devra ferrailler avec une administration indifférente, notamment le Louvre qui, en 1874, lui signifia son refus de voir les pièces entrer dans ses collections. Il devra accepter le purgatoire du Château de Compiègne, où ces objets sont entreposés un temps, avant la création d'un musée indochinois au Palais du Trocadéro. Même à cette époque, Delaporte n'est pas à l'abri des quolibets. Dans les années 1920-1930, les scientifiques lui reprocheront ses relevés fantaisistes. Une telle critique ignore le contexte du XIXe siècle que l'exposition s'attache d'emblée à restituer. Cet environnement conservateur et bourgeois est illustré par le sombre couloir tapissé de papier peint du début de l'exposition. **SUITE PAGE 2**

L'ENTRETIEN DU JOUR

POUR SOPHIE MAKARIOU, LE MUSÉE GUIMET A BESOIN D'UNE VISIBILITÉ INTERNATIONALE



LIRE PAGE 4

SOMMAIRE

REPORTAGE page 3

IMPRESSIONS D'ANGKOR

*

ENQUÊTE_page 6

MOULAGES HISTORIQUES
D'ŒUVRES D'ART:
COPIES OU DOCUMENTS?

*

ART KHMER_ page 7 Un marché à deux vitesses

Le musée Guimet rend hommage à l'art khmer

SUITE DU TEXTE DE UNE Né dans une bonne famille d'Indre-et-Loire, Delaporte saura surmonter son déterminisme pour embrasser une culture qui n'intéressait personne. Si ce remarquable dessinateur a réalisé des vues « idéales », c'est qu'il épousait l'esprit de son époque, mêlant document, fiction et romance, à l'instar d'un Jules Michelet avec son Histoire de la Révolution française. « À cette époque, il y avait des relevés descriptifs, et très vite des extrapolations, précise Pierre Baptiste, co-commissaire de l'exposition. On mélange alors description et hypothèse. Delaporte n'est qu'un homme de son siècle ». Ainsi sa vue idéale d'Angkor Vat n'a d'erroné que le point de vue, qui serait pris d'une colline inexistante. En revanche, sa transposition du Bayon est fausse à 70 %. Et pour cause : en 1866, il était impossible d'avoir une vision dégagée du temple. Aussi a-t-il composé un hybride, en transposant les galeries et balustres d'Angkor Vat sur ce temple qui n'en possède pas. Mais la grande avancée de Delaporte, par rapport aux pionniers que furent le missionnaire Bouillevaux et le naturaliste Henri Mouhot, repose sur les moulages qu'il fait réaliser en 1873 et 1881. « Ses prédécesseurs n'apportaient que des descriptions, des impressions. L'apport de Delaporte, c'est la collecte d'originaux, mais aussi ces moulages », précise Thierry Zéphir, co-commissaire de l'exposition.

ÉPOUSANT L'ESPRIT DE DELAPORTE, le musée Guimet a choisi de mélanger près de 80 objets authentiques et une quarantaine de moulages. Ces derniers permettent de voir des détails sur des basreliefs aujourd'hui fortement érodés. Leur présence n'a pas qu'une vertu documentaire. L'optique est aussi de réhabiliter Delaporte, souvent associé à un Lord Elgin de l'art Khmer. « Lord Elgin a fait des explorations à

Le Quotidien de l'Art

AGENCE DE PRESSE ET D'ÉDITION DE L'ART 61, rue du Faubourg Saint-Denis 75010 Paris

* ÉDITEUR : Agence de presse et d'édition de l'art, Sarl au capital social de 10 000 euros.
61, rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris. RCS Paris B 533 871 331.

- * CPPAP : 0314 W 91298 * www.lequotidiendelart.com : Un site internet hébergé par Serveur Express, 8, rue Charles Pathé à Vincennes (94300), tél. : 0158 64 26 80
- * PRINCIPAUX ACTIONNAIRES: Nicolas Ferrand, Guillaume Houzé, Jean-Claude Meyer
- * DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: Nicolas Ferrand * DIRECTEUR DE LA RÉDACTION:

 Philippe Régnier (pregnier@lequotidiendelart.com) * RÉDACTRICE EN CHEF ADJOINTE:

 Roxana Azimi (razimi@lequotidiendelart.com) * MARCHÉ DE L'ART: Alexandre Crochet
 (acrochet@lequotidiendelart.com) * EXPOSITIONS, MUSÉES, PATRIMOINE: Sarah Hugounenq
 (shugounenq@lequotidiendelart.com)
 - * MAQUETTE : Isabelle Foirest * DIRECTRICE COMMERCIALE : Judith Zucca (jzucca@lequotidiendelart.com), tél. : 01 82 83 33 14
 - * ABONNEMENTS : abonnement@lequotidiendelart.com, tél. : 01 82 83 33 13
 - * CONCEPTION GRAPHIQUE : Ariane Mendez * SITE INTERNET : Dévrig Viteau © ADAGP PARIS 2013 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

Visuel de Une : Sophie Makariou. © Didier Plowy - musée Guimet.



Louis Delaporte, vue idéale du perron nord de la terrasse des éléphants (détail), vers 1890, mine graphite, aquarelle, rehauts de peinture dorée sur papier vélin. Musée national des arts asiatiques-Guimet. © D. R.

titre privé, il a fait tomber des bas-reliefs au pied de biche. Delaporte, lui, ne découpe jamais. Ce n'est pas un pilleur », insiste Pierre Baptiste. Dénué de fétichisme, l'explorateur mettait d'ailleurs presque sur le même plan moulages et originaux, dessins et photos dans le musée indochinois qu'il avait constitué au Palais du Trocadéro après l'exposition universelle de 1878. En revanche, les expositions universelles qui suivirent, véritables Disneyland exotiques, auxquelles il n'a contribué qu'à distance, en prêtant ses moulages pour des surmoulages, ne manquaient pas de relents coloniaux. « Pour 90 % des visiteurs des expositions coloniales ou universelles, l'idée était de passer un après-midi dans des parcs d'attraction exotiques avant la lettre. L'ambition de Delaporte était à l'inverse de l'ambition coloniale, constate Pierre Baptiste. Il voulait montrer que le patrimoine Khmer était du même niveau que le patrimoine grec ou romain. C'était un Kerchache avant la lettre ». Moins chanceux que le militant des arts premiers, il ne réussit pas à transférer la collection du musée indochinois au Louvre. Deux ans après sa mort, l'ensemble rejoindra le fonds du musée Guimet. Pour lui rendre cet hommage posthume, l'institution parisienne n'a pas hésité à se faire mal. L'exposition, qui a coûté 680 000 euros, plus 200 000 euros de frais de restauration des moulages, est de celles qui étranglent une institution aussi mal dotée que le musée des arts asiatiques (lire page 4). L'apport de 200 000 euros par la firme Total a donné un bol d'air. Mais avec davantage de fonds, et sans doute une administration moins lourde, le musée aurait pu réaménager les salles d'art khmer du rez-de-chaussée, qui, à d'infimes exceptions près, ont gardé la même configuration pour l'exposition, créant un regrettable sentiment de fixité.

ANGKOR, NAISSANCE D'UN MYTHE, du 16 octobre 2013 au 13 janvier 2014, musée national des arts asiatiques, Guimet, 6, place d'Iéna, 75116 Paris, tél. 01 56 52 53 00, www.guimet.fr



Impressions d'Angkor

- PAR ROXANA AZIMI -

■ Bien qu'elle s'appelle « Naissance d'un mythe », l'exposition du musée Guimet (lire en une) ne s'accroche pas à la dimension mythique de ce site dont la construction a commencé au XIIe siècle, à l'instigation du roi Suryavarman II. Le site regroupe plus de 90 temples classés par l'Unesco dont seule une trentaine est visitable. Elle ne colle pas plus aux fantasmes déroulés par les écrivains voyageurs. Des fantasmes que nourrit la végétation vorace qui a envahi le site, notamment au temple de Beng Mealea situé à 40 kilomètres à l'Est d'Angkor, véritable théâtre du chaos où les éboulis de pierres sont dévorés par la nature. L'arborescence des racines qui disjoignent et forent la roche, le corps à corps des lianes avec les sculptures qu'elles enlacent et étouffent à la fois,

l'éclaboussure des lichens, les lambeaux de pierre encore reconnaissables n'ont pas laissé les écrivains indifférents. Dans la Voie royale, André Malraux, qui se fit connaître par le pillage du temple de Banteay Srei, décrit des « monuments écrasés, aux pierres si serrées par les racines qui les fixaient au sol comme des pattes qu'ils ne semblaient plus avoir été élevés par des hommes mais par des êtres disparus habitués à cette vie sans horizon, à ces ténèbres marines ».

Chez les auteurs, la fascination le dispute à un sentiment d'asphyxie. Pierre Loti, qui avait longtemps rongé



Vue du temple du Bayon. Photo : Roxana Azimi.

son frein avant de découvrir cette « basilique-fantôme », fut d'abord presque déçu : « Je n'ai pas l'émotion que j'aurais attendue. Il est trop tard sans doute dans ma vie, et j'ai déjà vu trop de ces débris du grand passé, trop de temples, trop de palais, trop de ruines », écrit-il en 1901. On peut s'étonner de ce sentiment premier tant cette pyramide de trois étages dédiée au dieu Vishnu saisit d'emblée le visiteur, qu'il s'en approche par la porte principale ou le flanc oriental

où se pressent moins de touristes. Aéré avec ses perspectives ouvertes et ses voûtes audacieusement tenues par des piliers de grès, fourmillant de détails dans les bas-reliefs illustrant l'épopée du Ramayana, le site surpasse même celui pourtant époustouflant de Borobudur à Java.



Bas-relief à Angkor Vat. Photo : Roxana Azimi.

De tous les temples d'Angkor, le Bayon est sans doute le plus spectaculaire avec ses tours aux quatre visages dont on ne connaît trop le sens malgré les hypothèses successives énoncées par les chercheurs. « Tout a été écrit à ce sujet, souligne Thierry Zéphir, co-commissaire de l'exposition au musée Guimet. On a dit de ces visages aux bouches épanouies et aux traits larges qu'il s'agissait de la figure du roi. Mais un roi ne se serait pas portraituré au-dessus des dieux. On en a fait aussi une représentation de Brahma ou de Bodhisattva ». Pierre Loti avait l'imaginaire plus galopant. Il y voyait « des vieilles dames discrètement narquoises », « une ironique bonhomie, plus inquiétante encore que le rictus des monstres de la Chine ». Autre sujet de fascination pour lui, la prodigalité des bas-reliefs du temple mêlant scènes de chasse, combats de coq, tranchant avec les scènes spirituelles d'Angkor Vat. « La facture est plus enfantine, plus sauvage qu'à Angkor Vat, mais l'inspiration s'y révèle plus violente, plus tumultueuse », écrit-il.

Si les impressions du voyageur d'hier se confondent avec celles du visiteur d'aujourd'hui, il en est qu'il nous est difficile de partager, comme celle du naturaliste Henri Mouhot qui écrivait : « Un certain sentiment de tristesse commençait à émousser ma curiosité. Il est en effet peu de sensations plus tristes que celles qu'on éprouve en voyant déserts des lieux qui ont été jadis le théâtre de scène de gloire et de plaisir ». Un siècle et demi plus tard, Angkor n'a rien de désert. Les temples sont assaillis chaque année par quelque 3 millions de touristes, parfois grossiers et irresponsables, et dont la gestion du flux reste le principal problème. \blacksquare

PAGE 04

« Le musée Guimet a besoin d'une visibilité internationale »

SOPHIE MAKARIOU, PRÉSIDENTE DU MUSÉE GUIMET -

Nommée présidente du musée national des arts asiatiques-Guimet le 2 août, Sophie Makariou dévoile ses ambitions pour cet établissement.

S. H. Pourquoi avez-vous postulé pour prendre la direction du musée des arts asiatiques-Guimet, alors que votre parcours vous a fait évoluer dans le domaine des arts islamiques?

S. M. J'ai postulé pour un autre métier: diriger un département au musée du Louvre et diriger un établissement public sont deux choses différentes. Mais, il existe des connexions. J'avais au Louvre, en partage avec Guimet, l'Inde moghole. L'Asie ne m'est donc pas étrangère. De plus, par goût, j'ai longtemps voulu étudier l'art chinois.

S. H. Comment concevez-vous le

S. H. Comment concevez-vous le poste de chef d'établissement?

S. M. Je ne viens pas pour être un conservateur de plus. Je suis un conservateur de métier, et je le revendique par mon approche, mais pas uniquement. Je préside à la destinée du musée et de son équipe en apportant une vision stratégique. Je désire que l'on écrive le projet scientifique et culturel du musée, jamais rédigé, tout comme que l'on planifie un plan pluriannuel de travaux. Depuis sa création, l'établissement public a souffert d'un sous-dimensionnement de son budget qui a amené à faire des choix, et à écarter certains investissements nécessaires. Je pense notamment à la question de la vétusté du bâtiment, à des soucis d'effectifs ou au musée d'Ennery, où quasiment tout est encore à mettre en œuvre.

<u>S. H.</u> Quelle est votre réponse face aux conclusions accablantes rendues en décembre 2012 par l'inspection générale des affaires culturelles sur le management de l'établissement ?

<u>S. M.</u> L'optimisme, le construire ensemble. Nous ne devons pas nier ces difficultés, même si je n'en suis pas responsable. Je suis à l'écoute pour que nous allions de l'avant tous ensemble autour de projets fédérateurs. Je pense par exemple à une programmation transversale entre les sections du musée.

<u>S. H.</u> Quels sont vos projets pour le musée d'Ennery? <u>S. M.</u> La question de savoir comment ouvrir au mieux au public ce lieu très fragile fait son chemin. L'ouverture deux jours par semaine n'est clairement pas satisfaisante.



Sophie Makariou. © Didier Plowy - musée Guimet.

Nous ne souhaitons pas non plus des hordes de touristes. Je mène la même réflexion sur le Panthéon bouddhique, installé dans l'hôtel Heidelbach.

<u>S. H.</u> La fréquentation du musée Guimet est aussi en berne depuis quelques années...

<u>S. M.</u> Nous renouons avec le public. Ce problème pose la question de l'accessibilité du musée, non seulement physiquement, pour les personnes à mobilité réduite, mais aussi intellectuellement. Je crois que ce n'est trahir personne que de dire que la médiation n'est pas satisfaisante. Nous lançons un laboratoire de réflexion à partir de la mi-octobre sur une section. Par ailleurs, il faut stabiliser la programmation scientifique et structurer l'offre. La programmation ne s'improvise pas.

<u>S. H.</u> Comptez-vous poursuivre l'ouverture sur l'art contemporain initiée par Jacques Giès ?

<u>S. M.</u> Nous devons nous concentrer, et non nous réduire, sur le cœur du musée. Le lieu est à l'étroit face à l'immensité de ses collections. L'art contemporain doit venir en harmonie avec les collections. Concernant l'enrichissement des collections nationales, il faut se poser la question de notre capacité à conserver et exposer, savoir qui est le plus à même de SUITE DU TEXTE P. 5

Entretien avec Sophie Makariou



SUITE DE LA PAGE 4 gérer ce genre d'œuvres. Je pense que Beaubourg est souvent mieux placé que nous. J'ai déjà parlé avec Alain Seban [président du Centre Pompidou] d'une possible politique de dépôts.

<u>S. H.</u> Dans votre projet, vous insistez sur l'importance du rôle que doit jouer le musée à l'international...

<u>S. M.</u> Oui, je cherche à faire revenir les partenariats extérieurs, en particulier à l'international. Il faut dépasser les frontières non seulement pour les prêts ou le partage des coûts. Nous avons besoin de cette visibilité. La valeur d'un musée se construit sur le long terme. Plus vos collections sont un horizon, plus vous êtes en position de négocier. J'ai par exemple le souci de faire venir au musée des expositions sur l'archéologie chinoise montées par la Chine. Le musée doit être une vitrine du renouvellement archéologique de ce pays. Nous devons jouer notre rôle politique dans la diplomatie culturelle, mais pas à l'excès, c'est-à-dire sans que cela ne mette en danger les finances ou l'équilibre de nos équipes.

<u>S. H.</u> Estimez-vous que le musée souffre d'un manque de notoriété ?

<u>S. M.</u> Je dirais qu'il souffre d'une notoriété inégale. Il jouit d'une forte notoriété au Japon, en particulier grâce à la reconnaissance de compétences individuelles. Mais, cette notoriété n'a pas bénéficié à l'image globale de

l'institution. Or, je veux que l'on crée une envie autour du musée dans le monde, en dehors d'affinités entre conservateurs. Nous devons sortir de notre coquille.

<u>S. H.</u> Dans une période difficile budgétairement, quelles sont vos perspectives concernant le mécénat ?

S. M. Le mécénat n'a pas été un sujet fondamental pour l'établissement, du moins ces deux dernières années. La politique de mécénat est au cœur de mes priorités, elle est la seule qui peut nous assurer une véritable capacité à concevoir. Pour le moment, nous en sommes au stade de la réflexion sur comment se donner les moyens de faire. Toutefois, il restera toujours le problème du sous-dimensionnement de notre budget. Nous devons donc dégager des marges de manœuvres. Par exemple, il n'est pas extravagant d'envisager d'augmenter le prix de nos billets d'entrée, non réévalués depuis 2009.

<u>S. H.</u> Jean-Jacques Aillagon s'était prononcé en avril en faveur d'un rapprochement du musée Guimet avec le musée du quai Branly. Qu'en pensez-vous ?

S. M. Les missions et les territoires du musée du quai Branly ne sont pas les nôtres. Il n'est pas sur une approche d'histoire de l'art, par exemple. Le département patrimonial Asie a ses raisons d'être depuis sa création. Il faut aussi envisager ce qu'aurait signifié diplomatiquement le rattachement de la culture chinoise et japonaise à un musée des civilisations des arts premiers. Je pense que l'on aurait créé un incident diplomatique dont nous n'avons pas idée.

PROPOS RECUEILLIS PAR SARAH HUGOUNENQ





Moulages historiques d'œuvres d'art : copies ou documents ?

PAR SARAH HUGOUNENQ

Détruites, négligées, entassées..., les collections de moulages en plâtre des musées européens ont souffert du mépris des conservateurs dans les années 1950 et 1960. Les efforts menés par Pierre Baptiste, conservateur au musée Guimet à Paris, pour ressusciter ceux des temples d'Angkor (lire en une), est révélateur du regain d'intérêt dont font l'objet aujourd'hui les moulages archéologiques, antiques, architecturaux ou ethnographiques. « Cette exposition arrive à un moment où beaucoup de musées s'interrogent sur leurs collections de moulages, héritées du XIX^e siècle et tombées en désuétude avec l'émergence de la notion d'authenticité dans l'art et l'archéologie », explique le conservateur.

Le classement au titre des monuments historiques en 2009 de la collection de moulages d'antiques du musée des moulages de l'université de Montpellier (qui bénéficie actuellement d'une importante rénovation), la réouverture en 2007 de la Cité de l'architecture à Paris, héritière du musée des monuments français, ou l'affectation en 2001 au musée du Louvre des moulages d'antiques des petites écuries du roi à Versailles, donnant lieu à l'ouverture de la Gypsothèque il y a un an, sont autant d'exemples illustrant la réévaluation de ces moulages. « L'affectation de la collection de la Gypsothèque au Louvre a permis de débloquer des fonds pour œuvrer à sa réhabilitation et à son étude », explique Elisabeth Lebreton, ingénieur d'études au département des Antiquités grecques, étrusques et romaines du musée du Louvre.

« L'histoire des moulages est proche de celle de la photographie, en tant que réplique du réel. Ils ont longtemps été considérés comme de simples documents, mais font l'objet depuis peu d'une "repatrimonialisation" », analyse Yves Le Fur, directeur des collections du musée du quai Branly, responsable d'une collection de répliques ethnographiques réalisées dans le cadre d'échanges muséaux au XIXe siècle, de moulages de monuments précolombiens et de moulages de têtes humaines sur nature visant à confectionner au XIXe siècle un répertoire de l'espèce humaine. « Le renouvellement du regard sur les moulages est lié à l'évolution de la notion même de patrimoine. À l'époque de leur création, ces répliques étaient des modèles pour l'enseignement sans aucune valeur patrimoniale. Avec la dégradation ou la disparition de l'œuvre originale, ils constituent des témoignages historiques dont la valeur patrimoniale croît avec le temps. Nous aboutirons un jour à faire des moulages de moulages historiques », poursuit Pierre Baptiste.

La reconnaissance de leur valeur patrimoniale s'accompagne d'une meilleure connaissance de leur mode de création. « Nous parlons de moulages uniques, non de



Cité de l'architecture et du patrimoine, Musée des monuments français, moulage du portail de l'ancienne abbatiale Saint-Pierre (1115-1130) de Moissac. © Cité de l'architecture et du patrimoine/Éric Morin, 2008.

surmoulages issus de méthodes de reproduction mécanique. En exhumant l'histoire et les noms de praticiens spécialisés, nous participons à faire reconnaître le moulage comme un procédé de création à part entière. Il est plus facile de légitimer la valeur d'une œuvre d'art avec l'identification d'un créateur », explique Jean-Marc Hofman, attaché de conservation à la Cité de l'architecture.

« Les moulages sont aujourd'hui traités avec la même attention, les mêmes exigences qu'une œuvre authentique. Le vocabulaire est important. Nous préférons le terme de reproduction à celui de copie, comprenant l'idée de contrefaçon, complètement absente de l'intention des mouleurs, commente Christine Lancestremère, directrice de la galerie des moulages à la Cité de l'architecture. Mais, s'ils sont identiques à l'origine, moulages et œuvres mènent une vie matérielle autonome ensuite ». La distinction entre les deux est également au centre du discours d'Yves Le Fur : « Nous reconsidérons la valeur de ces moulages. Toutefois, ils représentent une autre approche de l'histoire de l'art, différente par rapport aux objets authentiques. Il ne s'agit donc pas de les exposer ensemble pour combler les lacunes d'une collection d'œuvres authentiques ». La question reste donc ouverte de leur valorisation dans les musées des beaux-arts. Guimet cherche par exemple un partenaire pour déposer en permanence dans un lieu approprié l'ensemble spectaculaire de ses plâtres cambodgiens.



Un marché à deux vitesses

- PAR ALEXANDRE CROCHET -

■ Hier, lundi 14 octobre, devait se tenir une nouvelle audience devant la Cour de Manhattan, énième étape du bras de fer qui oppose Sotheby's au Cambodge. Ce pays asiatique accuse l'auctioneer d'avoir tenté de vendre une statue Khmer du Xe siècle qui, selon le Cambodge, aurait été pillée sur le site du temple de Koh Ker. C'est du même site que provenaient deux statues restituées en juin dernier par le Metropolitan Museum of Art de New York au Cambodge. En mars 2011, Sotheby's avait retiré la statue, évaluée à 3 millions de dollars, de la vente face aux pressions du royaume. La firme avait refusé l'offre faite par un collectionneur hongrois de racheter la pièce pour 1 million de dollars afin de la restituer à son pays d'origine. Une enquête avait été engagée et l'œuvre avait été saisie. On découvrira ainsi que le socle de la statue se trouve encore in situ...

Médiatique et complexe, ce procès illustre l'une des

problématiques du marché de l'art khmer : les réclamations des pays sources. Ces derniers s'appuient sur la Convention de l'Unesco contre le trafic des biens culturels mise en place en 1970. Cette convention permet de réclamer des œuvres pillées après cette date. « Si le pays d'origine prouve que la pièce est sortie après 1970 sans autorisation douanière, alors il est en droit de la réclamer. Sans preuve, c'est à lui de la racheter », précise le marchand parisien Antoine Barrère, spécialiste de l'art khmer (galerie Jacques Barrère). « En réalité, poursuit-il, le Cambodge a une politique de réclamation moins agressive que d'autres pays comme le Mexique ou le Pérou. Les cas de demandes sont peu nombreux et concernent par exemple des éléments d'architecture de temples sortis après la guerre du Viêt Nam ». Le marché de l'art khmer se divise en deux catégories : les objets avec une provenance documentée attestant de leur sortie avant la convention de l'Unesco; et ceux sans provenance sûre, susceptibles d'être réclamés par les pays sources. Pour ces derniers, obtenir un maximum d'informations sur le vendeur est indispensable.

Toutefois, selon Antoine Barrère, le principal problème reste celui des copies. La production khmère serait l'une des plus contaminée parmi l'art asiatique, entre



Statue d'Uma, Khmer, Baphuon style, première moitié du XI^e siècle, pierre. Vendue 1,5 million d'euros. Christie's, mars 2008. © Christie's.

les copies réalisées officiellement à partir des années 1930 par l'École française d'Extrême-Orient, de grande qualité, et les reproductions exécutées depuis les années 1960 et encore de nos jours en Thaïlande. En pierre reconstituée, elles sont plus légères que les originaux. Méfiance donc si vous tombez en salle des ventes sur une très belle statue ancienne complète estimée 20 000 euros ou sur d'autres pièces trop bon marché. On privilégiera les rares vacations spécialisées des grandes maisons de ventes. À moins de demander conseil à la poignée de grands marchands ayant pignon sur rue, dont les galeries Jacques Barrère (Paris), Eskenazi (Londres) ou Carlton Rochell Asian Art (New York).

Ces problèmes, réclamations et copies ont découragé nombre de collectionneurs, surtout français. Mais le marché reste vif pour des pièces passées par des marchands ou des collections reconnus. Pour une sculpture complète de taille

humaine avec une belle provenance, comptez de 50 000 à 150 000 euros. Le record mondial en ventes publiques se monte à 2,1 millions de dollars (1,5 million d'euros) en 2008 à New York chez Christie's pour une statue d'Uma en pierre. L'exposition du musée Guimet (lire en une) va-t-elle booster les prix ? « Je ne crois pas. Le marché va rester ultra confidentiel. Les prix sont stables, un peu moins chers que dans les années 1960-1980 », juge Antoine Barrère. L'actualité de Guimet inspire en tout cas le marchand spécialiste d'art moderne Jean-François Cazeau, qui confronte, à partir du 16 octobre, des œuvres d'André Masson et une dizaine de pièces khmer (à partir de 20 000 euros), provenant d'une collection belge « constituée dans les années 1960-1970 », confie-t-il. Malgré des tarifs élevés, les chefs-d'œuvre de l'art khmer restent en général plus abordables que leurs équivalents africain ou chinois, avec une ancienneté souvent antérieure. À méditer.

GALERIE BARRÈRE, 36, rue Mazarine, 75006 Paris, tél. 01 43 26 57 61, www.artasie.com

GALERIE JEAN-FRANÇOIS CAZEAU, du 25 octobre au 21 décembre, 8, rue Sainte-Anastase, 75003 Paris, tél. 01 48 04 06 92, www.galeriejfcazeau.com

08

Un Rothko chez Christie's en novembre

Aux multiples trophées de sa vente du 12 novembre à New York - bouteille de coca géante de Warhol (40-60 millions de dollars), Balloon Dog de Koons (55 millions de dollars), triptyque de Bacon représentant Lucien Freud qui devrait aisément battre le précédent record de 86 millions de dollars -, Christie's vient d'ajouter un somptueux Rothko jaune orange de 1957, No. 11 (Untitled).



Mark Rothko, *No. 11 (Untitled)*, 1957, huile sur toile, 201,9 x 177,2 cm. Estimée 18-26 millions d'euros. © Christie's.

L'estimation annoncée par la maison, 25-35 millions de dollars, a toutes les chances d'être dépassée. Le tableau qui avait été acquis en 1992 chez Christie's pour 1,1 million de dollars, n'a pas changé de mains depuis. En revanche, il a figuré dans des expositions et rétrospectives majeures à travers le monde, notamment au Guggenheim de New York en 1978. Estimation globale de cette vente qui devrait faire beaucoup de bruit ? Elle n'est pas encore arrêtée, mais elle devrait tourner autour au 400 millions de dollars...

Le patrimoine hospitalier en vedette

L'Adamap, association des Amis du musée de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris lance un cycle de conférences muséologiques en accès libre consacrées au patrimoine médical. À l'occasion du 850° anniversaire de l'Hôtel-Dieu, le premier rendez-vous international autour du patrimoine hospitalier est fixé ce vendredi 18 octobre à l'école du Valde-Grâce à Paris, amphithéâtre Baudens, à 15 heures. Ce cycle qui devrait devenir bimestriel ou mensuel vise à faire vivre le musée depuis la fermeture de l'hôtel de Miramion, à Paris, le 30 juin 2012, en attendant sa réouverture prévue en 2016 à l'Hôtel-Dieu.

La discothèque de RFI entre à la BnF

Radio France Internationale (RFI) a fait don à la Bibliothèque nationale de France le 9 octobre de sa discothèque. Celleci comprend 90 000 albums (CD et vinyles) dont des exemplaires uniques, collectés depuis 1990, et se concentre sur les musiques d'Afrique, des Caraïbes, d'Amérique latine et du Proche-Orient. Ce geste fait suite à la numérisation du fonds radiophonique.



PAGE 09

Un nouveau programme européen sur l'archéologie

Porté par l'institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), le projet Nearch a été retenu hier par la Commission européenne. Doté d'un budget de 5 millions d'euros (dont la moitié financée par le programme Culture de la Commission européenne), ce programme quinquennal (2013-2018) s'articule autour de cinq thèmes : le rôle citoyen de l'archéologie ; enseigner et transmettre le savoir archéologique; économie de l'archéologie et développement durable ; archéologie européenne dans le monde; archéologie et art contemporain. Pilotée par l'Inrap, l'initiative regroupe de nombreuses institutions culturelles dont le Centquatre à Paris, l'Université d'Oxford (Royaume-Uni), l'université Aristote de Thessalonique (Grèce), ou la Jan van Eyck Academie (Pays-Bas). Concrètement, le programme lancera une série d'actions parmi lesquelles une enquête auprès des citoyens de dix pays européens sur la perception de l'archéologie, des résidences d'artistes, des expositions pour renforcer les liens entre arts, science et patrimoine, ou des bourses de mobilité pour favoriser les échanges entre institutions partenaires.



Une œuvre d'Henry Moore dérobée

Huit ans après le vol spectaculaire d'un bronze de 2 tonnes d'Henry Moore dans le parc de sa fondation britannique près de Londres, une autre de ses sculptures exposées en plein air a été dérobée dans la nuit de jeudi 10 à vendredi 11 octobre, a annoncé dimanche la police anglaise. Surplombant le paysage écossais du parc de Glenkiln à Lincluden, Standing Figure (1950) faisait partie de l'un des quatre bronzes de l'artiste exposés dans ce lieu, aux côtés d'œuvres d'Auguste Rodin et Jacob Epstein. La volonté de l'artiste anglais décédé en 1986 de présenter ses œuvres en extérieur est aujourd'hui menacée par le trafic de métaux conduisant à la fonte de ces pièces pour une fraction de leur valeur. Face à ce fléau, une loi, la Scrap Metal Dealers Act 2013, a été adoptée ce mois-ci en Angleterre pour réglementer avec plus de fermeté l'activité des ferrailleurs dans le pays.

Le cabinet de curiosités de Jacques et Galila Hollander chez Christie's

Les cabinets de curiosités sont à la mode. Celui constitué par le collectionneur belge Jacques Hollander et son épouse Galila se monte à près de 1 200 pièces. Christie's en propose 468 lots mercredi, 16 octobre, à Paris, estimés de 4 à 6 millions d'euros. Dans cet ensemble pléthorique, on retiendra surtout un vaste corpus d'objets en ivoire tourné et sculpté, à l'architecture merveilleuse, réalisés principalement en Allemagne au XVIIe siècle, mais aussi des pièces en corail ou en serpentine sculptés. L'une des plus belles pièces en ivoire est une coupe fermée par un couvercle probablement réalisée à Nuremberg et estimée de 120 000 à 180 000 euros. La vacation comprend aussi des dessins, des objets indiens, des sculptures antiques grecques et romaines, des objets scientifiques... Une autre partie de cette monumentale collection sera dispersée ultérieurement à Drouot.

CHRISTIE'S, le 16 octobre, à 11 h 30 et 14 h, 9, avenue Matignon, 75008 Paris, tél. 01 40 76 85 85, www.christies.com

Contactez le Quotidien de l'Art **Partenariats** Publicités

Valérie Suc

Judith Zucca

Tél: (+33) 01.82.83.33.13 Tél: (+33) 01.82.83.33.14 Fax: (+33)01.75.43.85.13

Fax: (+33)01.48.78.75.28 vsuc@lequotidiendelart.com

jzucca@lequotidiendelart.com